LE LOUISIANAIS,
PUBLIÉ PAR
J. Gentil,
Paraît le Samedi.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Pour un an, ... $5 00

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

Vol III. **Paroisse Saint-Jacques, Samedi 2 Novembre 1867.** **No. 13.**

PRIX DES ANNONCES.

Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion,.....$1 50
Par carré de chaque publication subséquente .. 75

Les communiqués de nature personnelle, et les AVIS A L'ANNÉE se régleront de gré à gré avec les éditeurs.

La liberté finit où commence la licence.

☞ Bureau du journal, près du Collége Jefferson, St-Jacques, rive gauche.

☞ Pour lettres, journaux, échanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office.*

AGENTS DU *LOUISIANAIS:*

A. G. ROMAIN, 97 rue St-Pierre, Nouvelle-Orleans.

FELIX REYNAUD, Donaldsonville, Paroisse Ascension.

Dr. P. M. LAMBREMONT, Bayou Goula, Paroisse Iberville.

AMBROISE MOUTON, Paroisse Lafayette.

Immigration.

I.

L'Europe est un trop-plein, l'Amérique un trop-vide.

Qu'on nous pardonne cette idée vulgairement rendue, mais vraie.

L'Europe envoie tous les ans ses prolétaires au Nouveau-Monde, et ces prolétaires deviennent les courageux et libres citoyens de la terre affranchie. Ces pionniers sont Allemands, Irlandais, Suédois, Français et Anglais. Les plus vaillants d'entre eux pour l'œuvre de la colonisation sont incontestablement les fils de la vieille Germanie, car l'Allemand est l'homme du sol, l'époux fidèle de la terre adoptée, l'exilé volontaire qui ne songe pas à revoir la mère-patrie. Le Français, au contraire, nourrit au fond de l'âme le désir constant de mourir à l'ombre de son clocher et de mêler sa poussière à celle des aïeux. La France est tout pour lui, et les gloires ou les mécomptes de sa patrie ne le trouvent jamais insensible ou railleur. Le Français a trop de France en lui pour pouvoir se nationaliser dans une nouvelle cité, et les terres étrangères qu'il parcourt lui parlent trop de la France pour qu'il puisse l'oublier même pour la liberté. C'est si vrai, que l'Algérie française se colonise avec des Allemands. Au reste, le laboureur gaulois n'émigre pas. Les artistes, les artisans, les ouvriers de l'atelier, les aventuriers et les esprits inquiets émigrent seuls et pour un temps limité. Sont-ce donc là les hommes qui conviennent à la colonisation, au travail du champ, à l'agriculture, à la grande et nationale industrie? Non, mais les Allemands répondent à tous ces besoins et satisfont à toutes les exigences d'une nation agricole.

Le Français qui émigre obéit à une *fantaisie.*

L'Allemand qui s'embarque pour l'Amérique réalise une *pensée.*

Le dernier n'agit point à la légère, comme un enfant mutin ou curieux; mais il réfléchit profondément à l'acte qu'il veut accomplir. Quand il part, il sait que c'est pour toujours. Il vend son lopin de terre germanique, en touche le prix, decroche son vieux fusil, s'embarque à Hambourg avec son père, sa mère, sa femme, ses enfants, c'est-à-dire avec trois générations. Comme il porte tout avec lui, il ne laisse aucun regret derrière le sillage du navire qui disparaît, et le fils et le père ne le rappelleront plus au village désormais oublié. S'il revoit sa patrie abandonnée, c'est dans la gazette de sa patrie d'adoption; s'il écrit au village, c'est pour donner l'itinéraire aux amis qui veulent l'imiter et le suivre.

Nous avons dit que cet homme n'agissait point à la légère. Pourquoi serait-il imprévoyant? N'a-t-il point charge d'âmes et de générations? Il ne vient point aux Etats-Unis pour en admirer la flore ou pour en dessiner les paysages. Le champ de ses aïeux était trop petit, infécond et épuisé: il lui faut un champ plus vaste, une terre plus fertile, une liberté d'action plus grande. Son fils aîné peut déjà tenir les manchérons de la charrue; sa fille sait traire les vaches, coudre et filer; sa femme est laborieuse, active, bonne ménagère; le vieux père, peut-être un ancien garde-chasse de quelque hobereau de campagne, a l'œil encore bon et le jarret solide. Tout cela constitue une famille d'agriculteur et de fermier. Ce n'est pas la domesticité humiliante et misérable que l'Allemand a rêvée pour cette famille, et puis la domesticité ne se concilie qu'avec certaines habitudes de pauvreté, d'asservissement et de lieux. Etre le domestique de son semblable, son homme-lige, quand le sol vous promet bien-être, liberté, richesse, domination, dignité, c'est honte et folie. L'Américique élève et ne rabaisse pas les sentiments. —"Je serai donc *propriétaire,*" se dit fièrement le chef de la famille allemande. Et c'est bien dit, en vérité. La propriété, n'en déplaise à ceux qui ont voulu l'ancantir dans une communauté impossible, est un gage certain de force et de virilité. Sans elle, ô Cabet, il n'y a que misère sociale, impuissance politique, rabaissement intellectuel. La famille n'existerait pas sans cette base primordiale, et les abeilles ne seraient que des esclaves au service des frelons. C'est elle, tout au moins son esprit, qui poussa l'humanité de progrès en progrès jusqu'au faite de la civilisation et du droit; qui redima les hommes de la pauvreté, de la servitude et du prolétariat; qui défricha le désert, colonisa l'Amérique, assit de majestueuses cités au bord du fleuve ou sur la rive de l'Ocean étonné. La propriété est si sainte, si nécessaire aux sociétés, que le livre du pensieur est encore une propriété, bien qu'il passe de mains en mains pour le plaisir et l'étude de ceux qui ne vivent pas seulement de pain matériel. Au reste, elle est l'individualité dans sa plus haute acception, la cause permanente et souveraine de la production, le principe éternel de tout labeur et de tout travail dans le monde.

Le brave Allemand n'a donc pas tort de devenir *propriétaire.* Son lopin de terre vendu, realisé sous forme de deux ou trois cents dollars, n'est-il pas déjà la propriété possible, la ferme en perspective prochaine? Séjourner dans les villes? Il n'y songe guère, car les villes sont le gouffre des grandes et des petites fortunes, car les cités ne conviennent qu'aux artistes et aux ouvriers du luxe, car les enfants n'apprennent qu'à polissonner dans les rues d'une Nouvelle-Orléans ou d'un New-York. Et notre homme est un *paysan,* l'époux de la terre et le roi du hoyau. Les souliers ferrés et les guêtres lui conviennent mieux que les bottes vernies et les pantalons à la mode, et puis l'air des champs est l'air de son passé et de ses poumons vigoureux. Quelle direction va-t-il prendre en Amérique? Ira-t-il de porte en porte demander du travail et offrir ses soins domestiques? N'y songez pas. Le Nord-Ouest est ouvert, vaste chemin de l'immigration allemande, à tous ceux qui veulent de la terre, à tous ceux qui bâtissent en deux jours le *log-house* du pionnier, à tous ceux qui rêvent la *propriété immédiate.* Et nous savons que le flot va au flot, que l'Allemand trouvera là-bas des Allemands, sa langue, des amis, un village et quelques ménestrels d'outre-Rhin. En deux ou trois mois, rarement plus, il accommode l'idiôme de Schiller à l'idiôme de Longfellow; deux ans après, il est citoyen et électeur, quelquefois candidat; six années ne s'écoulent pas sans qu'il soit relativement riche, parfaitement libre, vraiment heureux et Américain.

Est-ce que cet homme préferait l'Ouest à l'Est, le Nord au Sud? Non.

L'enfant auquel on demandait s'il aimait mieux son papa que sa maman répondit: j'aime mieux la *viande.*

La viande de l'émigrant, ô mes amis, c'est la *propriété.*

II.

Et nous autres Louisianais, nous avons crée nominalement un bureau d'immigration; nous avons lancé des appels partout ou l'appel ne pouvrit être compris, pas même entendu; nos journaux ont fait de la théorie sur le travail libre, le fermage, l'introduction des *coolies,* le morcellement prochain de la grande propriété; et tout cela vainement.

Mais où en sommes-nous aujourd'hui? Entre la misère et la richesse, à égale distance des deux.

La misère, c'est le travail presque improductif et sans concurrence du noir, la taxe grandissante et l'herbe poussant sans cesse, la dette augmentant chaque jour et le capital fuyant la terre, le coton substitué sans raison à la canne à sucre, l'unité d'un produit quand il faudrait varier à l'infini les produits de la terre. C'est peut-être aussi l'habitude des temps écoulés, l'inertie après la défaite, un préjuge de la veille voulant survivre au lendemain. On ne veut pas, pour sauver le domaine de l'aïeul, aliener un centième de ce domaine, et l'on préfere recourir au preteur et au Juif.

Quant à la richesse, nous l'avons dit dernièrement, elle est dans l'industrie sucrière. Cuba n'aura demain plus d'esclaves, de travailleurs et de sucreries. Les Antilles sont le paradis des paresseux. Or donc, que la Louisiane s'éveille de sa torpeur, oublie qu'elle a un gouvernement, rabatte un peu de son préjuge sur la grande propriété et l'immigration, redevienne par la force de la production l'Etat **premier et necessaire.** Quelques *coolies* seraient une force de plus et un moyen d'établir une concurrence dans le travail; mais ces Chinois là seraient encore insuffisants à l'œuvre. Le blanc seul, Allemand ou Hollandais, peut nous rendre prospérité passée et richesse jusqu'alors inconnue. Comme blanc, il déferait mieux qu'un Congres reparateur l'ouvrage d'un Congres destructeur, et il ne permettra pas que la Louisiane s'africanise dans l'idiotisme et l'ignoble fusion des immoralités. Comme Allemand, il ne songera point à chercher ailleurs la fortune qu'il trouve ici et desapprendra le chemin de l'Ouest. Que faut-il pour cela? Il faut faire à l'étranger des propositions **sérieuses et acceptables.** Le salaire **du prolétaire, la domesticité ravalante, le travail** sans but déterminé, tout cela ne lui convient pas. S'il vient en Amérique, c'est pour y être propriétaire, et non l'egal d'un affranchi souvent vagabond et rarement économe. La propriété seule le fixera parmi nous.

Maintenant est-il de notre interêt direct et immédiat d'en agir libéralement avec lui? L'habitation qui s'endette à mesure qu'elle cesse de produire nous répond affirmativement. Quant au suffrage universel, il doit nous **couvrir assez pour que nous pensions** à lui imprimer le cachet qui convient à la race supérieure. Alors que ne trouvons-nous **un moyen?** Quand le navire va sombrer on le sauve du naufrage en le délestant. Hier nous annexions la petite propriété à la grande, aujourd'hui enlevons les annexes pour sauver la grande et retablir l'équilibre de population. Soyez-vous presse? Appelez le modeste acquereur et vendez quelques arpents du domaine seigneurial. Votre voisin sera votre ami, votre allié, votre défenseur naturel. Vous formerez un groupe, et les hommes vont au groupe comme au village. Les levees se sont-elles affaissees devant votre riche et immense habitation? Point n'est besoin de recourir au gouvernement aveugle et sourd, mais à vous-même et à l'immigration. Voici comment: Cherchez et prenez dix ou quinze **travailleurs allemands, une famille ou deux;** en échange d'une levee refaite ou construite à nouveau, cédez un arpent de terre de face sur quarante ou cinquante de profondeur. Cet arpent n'est qu'une bagatelle pour vous, mais il sera la tente à jamais fixée pour la famille allemande, peut-être le noyau d'une petite ville. Comme cet arpent ne peut suffire aux bras robustes et nombreux des émigrants, vous aurez toujours sous la main des travailleurs, des engagés, des fermiers, des associés et même des domestiques. Votre champ se cultive, se varie dans ses produits, se centuple dans sa richesse. On y trouve du riz, des patates, des légumes, du lin, du maïs, et au milieu de tout cela fume la lourde et rouge cheminée de la sucrerie. La cyprière retentit sous la hache du bûcheron et le moulin à scie a son panache comme la sucrerie. La savane nourrit des vaches laitières, des bœufs et des poulains, et les paysans de Westphalie savent comment on fait le beurre, comment on affine le fromage, comment on prepare les jambons. Pendant les cinq ou six premieres années, le planteur louisianais a le triple avantage de la propriété, de l'outil aratoire et du mulet de labour. Ses benefices lui permettent d'éteindre sa dette et d'affranchir son habitation. Et alors le capital ne lui manquera plus puisque ses produits commanderont au capital, et que le capital sera redevenu l'esclave du sol.

Oui, quelque soit le contrat conclu entre l'émigrant et le propriétaire, émigrant et propriétaire auront gagne tous les deux à cette union dans le travail, à cet accord dans la production. L'industrie sucriere se sera developpée et enrichie, pendant que d'autres industries jusqu'alors inconnues auront pris naissance en Louisiane. L'habitation, aujourd'hui inculte, aura atteint son maximum de valeur. Voulez-vous la garder? Cela est votre affaire. Voulez-vous l'affermer? Vous êtes libre. Voulez-vous la diviser en lots et parcelles pour les nombreux acquereurs? Vous serez plus riche que l'Irlandais Burnside, et vous vous reserverez encore un pied-à-terre pour les longs jours de l'été. On se figure ici que la Louisiane est peuplee. Erreur, la Louisiane est une ruche presque vide. Elle sera peuplee, enrichie, puissante, reine de l'industrie et de l'agriculture, quand les emigrants ne fuiront plus son sol fertile et ses habitations immenses. Les Allemands auraient-ils peur de la fievre jaune et des épidemies? Non, mais ils ont peur d'aborder le planteur; ils ont peur d'être cotes en negres et en prolétaires; ils redoutent le servilisme et le travail sans but. Ces hommes veulent être *propriétaires.*

Quand cette dernière pensee aura pénétré notre cerveau, quand des exemples et des applications seront des preuves concluantes, quand la *famille emigrante* aura planté chez nous sa tente d'une façon serieuse, alors nous aurons trouve salut, force et puissance. Alors l'affranchi sera à sa tâche et à son niveau, le **cooie** dans sa rizière, l'Allemand dans son champ, l'ex-possesseur d'esclaves dans sa seigneuriale maison. Les rives du Mississippi offriront de mille en mille des villages florissants, et ces villages auront des eglises pour y prier, des ecoles pour instruire la jeunesse, des fetes pour socialiser les hommes et leur apprendre qu'il ne faut pas vivre isole, seul et egoiste.

Nouvelles.

NOUVEAU MONDE.—Juarez a été nommé president du Mexique.—Des élections ont eu lieu dans l'Ouest-Virginie. Immenses gains democratiques.—Messieurs les nègres de Richmond ont crée un comite de vigilance et somme deux honnêtes citoyens d'avoir à quitter la ville dans les 48 heures. 30 conservateurs et 69 radicaux, dont 18 de couleur, ont été nommés membres de la pseudo-convention virginienne.—26 nouveaux jures blancs ont été tirés pour le second procès de Surratt.—Le suffrage blanco-negro a été repoussé dans l'Ohio par 65,000 voix de majorité. — Un épouvantable ouragan a fait des ruines de Brownsville, Brazos, Bagdad et Matamoros.—L'election a eu lieu en Georgie. Les blancs-blancs n'ont pas voté.—Le cabinet s'est reuni, monseigneur Grant etait present.—Le très illustre Hunnicut (le connaissez-vous?) a harangue une bande de nègres sur la place du Capitole, à Richmond. Il a dit: "On menace mes jours. **Je ne partirai pas. Ne savez-vous pas citoyens,** que lorsqu'une balle d'assassin me traversera la cervelle ou qu'une dague de brigand me touchera au cœur, plus d'un blanc mordra la poussière ce jour-là." "Oui, oui," a repondu la bande. *Cervelle, cœur!* . . . . Pauvre agneau! Innocent martyr! . . . .—Grant a la migraine et Sherman le rhume de cerveau; quant à Sheridan, il n'en est plus question.—Butler, en honnête rat qui abandonne la maison croulante, vient flairer au garde-manger des Démocrates. Point de ces bêtes-là!

La fièvre jaune diminue à la Nouvelle-Orléans. 10 victimes par jour.

VIEUX MONDE.—Nous donnons, comme venant par le telegraphe et telles qu'elles se presentent, les nouvelles suivantes: "Cialdini renonce à former un ministere et conseille de garder Ratazzi. Garibaldi se prepare à franchir la frontiere avec une force armee. Civita Vecchia est en etat de siege. Les Garibaldiens marchent sur Rome. Les forces papales se retirent. Rome est en etat de siege. Le *Moniteur* dit que la flotte de Toulon a reçu ordre de partir. Une dépêche de Florence affirme que Garibaldi avait 4,000 partisans en traversant la frontiere. On s'est battu à un demi-mille de Rome. On s'attend à un soulèvement intra-muros. 1,000 Garibaldiens ont attaque Viterbe et ont été repoussés. Les citoyens romains et les aristocrates patrouillent dans les rues de Rome. Le *Moniteur* dit: "La France et l'Italie sont toutes deux interessees à maintenir la loi et l'ordre." Après la bataille de Monte Rotundo Garibaldi etait devant Rome avec 10,000 hommes. Le prince Humbert conduit les troupes contre les Français. On dit que Victor-Emmanuel abdique. On a reçu à Florence, 26, la nouvelle que Garibaldi a été victorieux dans une chaude affaire avec les troupes du Pape, qu'il avait fait 100 prisonniers et pris des canons. *Paris,* 27.—Les forces de Garibaldi sont évaluees à 12,000 hommes. Les troupes de l'Eglise sont concentrees devant Rome. Les troupes parties de Toulon sont attendues à Civita-Vecchia dans l'après-midi du 27."

Et tout cela n'est point la guerre, mais la comédie. L'armée française et l'armée de Humbert feront jonction et chasseront les Garibaldiens. Une nouvelle Convention, redigée selon les idees de Biarritz, declarera que le pape restera à Rome jusqu'à sa mort. A moins toutefois que la pression nationale et l'astuce de Bismark ne forcent ou ne decident Victor-Emmanuel à se battre serieusement. En tout cas, la Prusse est derriere; et c'est habile à elle d'avoir attiré Napoleon sur le Tibre et non sur le Rhin.

Local.

ACADIENS.—Tel est le titre d'un roman historique qui paraîtra prochainement dans le "Louisianais." L'auteur X. a été poussé à écrire cette œuvre par une pensée éminemment nationale et généreuse. Il entendait certains ignorants dire autour de lui: "Damned Cadians!—Les Acadiens ne sont pas Américains.—Les Acadiens sont des demi-créoles, etc." Et comme il aime ceux qui portent ce nom, il revendiquera, l'histoire en main, l'honneur, le courage et le patriotisme des fils de l'Acadie. En attendant, il nous communique les passages suivants:

"Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, est le premier fort construit en Acadie en 1604 par M. de Monts. En 1749, la population de la presqu'île acadienne était évaluée à 12,500 âmes. Ces dates sont un brevet d'Américanisme. Les habitants de la Virginie, tous plus ou moins cousins de Pocahontas, n'en ont pas un meilleur" (X.)

S'il est un droit que les Anglais n'ont pas, c'est d'insulter les Acadiens, car le bourreau doit faire silence sur la tombe de sa victime. Voici ce que nous lisons dans Rameau, l'impartial historien des Acadiens: "Les Anglais résolurent d'expulser complètement de la péninsule cette race généreuse et vivace. Ce fut en 1755 que les milices de la Nouvelle-Angleterre, dont la "convoitise" était excitée par l'aisance et les riches cultures de cette colonie, accomplirent cette "infâme" et cruelle spoliation, qui ternira toujours le nom et l'honneur de l'Angleterre, qui malheureusement a plus d'un pendant dans le cours de son histoire." Pour ne point éveiller l'inquiétude et pour dominer une résistance qui aurait pu devenir dangereuse, on convoqua, dans chaque paroisse, les habitants pour le 5 Septembre 1755, sous prétexte d'entendre une importante communication du gouverneur anglais. Cette ruse eut un complet succès dans le district des Mines, le plus riche de toute l'Acadie. Les Anglais apportèrent un soin et un luxe de précautions qui assurerent la réussite du complot. Cette population paisible, industrieuse, moins défiante peut-être, répondit toute entière à l'appel du gouverneur, et ayant été aussitôt cernée par des troupes secrètement disposées à cet effet, il fut signifié à ces malheureux qu'ils étaient prisonniers de guerre, que tous leurs biens meubles et immeubles étaient saisis au nom du roi, sauf l'argent et leurs effets personnels, et que le 10 Septembre ils seraient tous embarqués pour être dirigés sur les colonies anglaises."

Comment trouvez-vous le procédé anglais?

Nous lisons encore dans Rameau: "Dirigés sur les colonies anglaises, il se trouva qu'elles n'avaient point été prévenues de cette transportation; et dans plusieurs endroits on eut l'inhumanité de ne point les accueillir sur la côte. C'est ainsi que 1,500 de ces malheureux furent repoussés en Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans une partie de la Caroline. 450 hommes, femmes et enfants destinés à la Pensylvanie, échouerent près de Philadelphie; le gouvernement de cette colonie n'eut pas honte, pour se dégrever des secours nécessaires à ces malheureux, de chercher à les faire vendre comme esclaves. Les Acadiens s'y opposerent avec une énergique indignation."

O forgeron Stevens, connaissais-tu cette histoire-là?

Et encore dans Rameau: "D'autres descendirent à la Louisiane, et là, ayant été rejoints par quelques-uns des Acadiens de Saint-Domingue, ils furent assez nombreux pour coloniser sur les bords du Mississipi, à l'ouest de la Nouvelle-Orléans, les deux paroisses de Saint-Jacques et de l'Ascension."

Et ce sont ces pionniers qu'on dénigre! C'est vraiment de la folie, car ils sont l'honneur, le courage et le patriotisme dans leur expression la plus élevée. Les Acadiens du dix-huitième régiment auraient-ils menti au sang héroïque de leurs ancêtres? Non, car ils l'ont versé sur la terre des ancêtres et pour la cause de leur cœur.

L'Acadien n'a rien à envier à l'Anglo-Saxon, encore bien moins à l'Anglais. Son origine est glorieuse, son histoire émouvante, son œuvre civilisatrice et féconde.

Ignorants ou détracteurs, lisez Charlevoix, Hallibarton, Rameau et même "l'Evangeline" du poète américain Longfellow.

QUATRE OURS.—Sam Hees, homme de couleur et chasseur, a tué dans la nuit de lundi à mardi, vers 11 heures, un ourson sur la montagne indienne de l'habitation de M. Louis LeBourgeois.

Hees a vu quatre ours. L'un des quatre, sa victime jeune et inexpérimentée, s'était réfugié sur un arbre pendant que son père, sa mère et probablement son frère aîné prenaient la poudre d'escampette et disparaissaient dans les halliers et les broussailles.

Les pattes et les griffes de l'ourson sont au bureau du "Louisianais." Les incrédules et les sceptiques peuvent les voir.

Strongman, V. Webre, A. Gourdain, et vous tous chasseurs émérites de Saint-Jacques, que faites-vous donc pendant que les ours viennent sucer les cannes de nos sucreries et rire à notre barbe? Dix tafants, trois Nemrods et quinze balles peuvent nous délivrer de l'invasion.

ROULAISON.—La sucrerie Welham fume.

Dans huit ou dix jours la roulaison sera générale. Bonne chance aux habitants sucriers!

ST-JEAN-BAPTISTE.—M. A. Sorapuru, recorder de la paroisse St-Jean-Baptiste, a été révoqué militairement et remplacé par un sieur George W. Coombs.

De M. Coombs nous n'avons rien à dire.

De la révocation nous avons beaucoup à penser.

De M. Sorapuru nous disons notre pensée, et cette pensée est celle de tous les honnêtes gens, blancs et noirs, qui connaissent l'ex-recorder de St-Jean-Baptiste. M. Sorapuru est un digne homme, un officier expérimenté, un citoyen irréprochable. On en révoquera peu comme lui, quelque nombreuses que soient les destitutions à venir.

GELEE BLANCHE.—Plus de doute. Gelée blanche, vent de Nord, froid d'hiver, purification générale.

JURY DE POLICE.—Notre jury s'est assemblé lundi dernier. L'une des résolutions prises nous fait "assavoir" que Mme Locoul proteste contre le futur chemin de la Vacherie, et qu'il faut recourir à l'avocat. Un propriétaire qui défend sa terre, c'est très naturel; une communauté qui veut un chemin, c'est encore très naturel. De là, nécessité d'établir la distinction entre ce qu'on appelle "justice" et ce qu'on nomme "équité." La prochaine Cour décidera la question et favorisera sans doute les citoyens de la Vacherie.

LA TOUSSAINT.

La Toussaint est la fête
Où la tombe a des fleurs,
Où l'on baisse la tête
Pour répandre des pleurs.

Et le fils et la mère
Vont prier à genoux
Sur la fosse où le père
Attend le rendez-vous.

Quant à la jeune fille,
Elle y vient à son tour
Verser d'un œil qui brille
Une larme d'amour.

Il faut prier, mes frères,
Pour tous les trépassés,
Afin qu'en leurs prières
Nous soyons exaucés.

Mais, Seigneur de la terre
Et du bleu firmament,
Pourquoi prendre à la mère
Son seul, son seul enfant?

Dans les tristes semaines
De deux mois malfaisants,
Oh! pourquoi par centaines
Nous voler nos enfants?

C'est qu'au ciel, pauvre femme,
Il faut pour la Toussaint
Que chaque ange,—douce âme,—
Se transfigure en Saint.

J. G.

FEUILLETON DU LOUISIANAIS.

Fulton au Bayou Têche.

Or, c'était en 1828, année qui dut être bissextile, car le chiffre 28 contient 7 bissextes. "Bull," l'illustre navigateur attakapien, était alors moins connu que Christophe Colomb et n'avait pas encore fait son voyage à Galveston par la baie Berwick. La Cathédrale de Saint-Martin était en voie de construction et le "petit Paris" du bayou Têche n'avait qu'un Opéra de second ordre.

Cette année 1828 fut une année bien remarquable pour les Attakapas. Outre que ce fut l'année des bonnes femmes, des teuriers généreux, des avocats modestes, des nègres intelligents, des buveurs d'eau, des jeunes filles voulant toutes coiffer Sainte-Catherine: ce fut encore l'année de la vapeur pour Saint-Martin.

En 1811 Fulton avait construit un bateau à vapeur à Pittsburg, en destination pour la Nouvelle-Orléans. Cette première tentative fut assez peu concluante. On descendait bien le courant, mais on ne croyait pas à la possibilité de remonter un Mississipi. Ce ne fut donc que six ans après, avec un "steamboat" plus complet, que le Mississipi fut remonté jusqu'à Louisville. Ce trajet avait été exécuté en 25 jours. L'Amérique tressaillit d'allégresse, et les paysans de l'Ouest comprirent que les "flat-boats" avaient fini leur temps. En 1818 on comptait 20 bateaux à vapeur sur le Mississipi; en 1821 ils étaient au nombre de 72; en 1827 le "Tecumseh" remontait de la Nouvelle-Orléans à Louisville en 8 jours et 2 heures; en 1829 200 pyroscaphes labouraient et fécondaient en tous sens le plus grand et le plus majestueux fleuve du monde. Mystérieuse et miraculeuse navigation! L'écho des bois immenses et des solitudes infinies éprouvait comme une sainte terreur, lorsque le taureau des vigoureuses amours passait en bondissant sur les flots soumis, emportant dans ses bras la graciense Europe et poussant les soupirs de volupté d'un Dieu. Les arbres six fois centenaires sentirent un étrange frisson courir dans leurs branches; l'Indien se prit à rêver avec tristesse, comme au pressentiment de sa mort prochaine: l'aigle s'envola dans les cieux, cruellement blessé par ce nouvel esprit qui doit un jour le poursuivre jusqu'en sa demeure aérienne et solitaire. Ce n'était pas une folle et laide Sibylle de Cumes qui passait dans le vent, sorcière d'un grimoire vieilli et d'une religion de feuilles mortes: mais c'était une majestueuse et puissante divinité qui s'élançait dans le domaine de l'infini et de l'inconnu, pour y chercher et y trouver le dernier mot de la création et la suprême réponse de la sagesse et de la liberté. Le pavillon des Etats-Unis est sans doute le plus beau pavillon du monde, surtout parcequ'il est aux trois couleurs de la France et que les étoiles sont blanches sur son ciel bleu, surtout quand il flotte, symbole d'un firmament sans ou de la croyance antérieure. Bonne à tous, généreuse à tous, au front d'un bateau à vapeur qui ne connaît plus d'horizons infranchissables et inexplorés.

Oui, quand le "steamboat" laboura pour la première fois les ondes du Mississippi, les ours de la rive devinrent pensifs, les crocodiles eurent une vague lueur d'intelligence et peut-être de respect, les barbues du fleuve tremblèrent dans leur repaire liquide et vaseux, le martin-pêcheur fit une pirouette de moineau et secoua ses ailes bleues.

L'élément des éléments était trouvé.

—Jésus, Marie, bonne Sainte Vierge! s'écria la vieille femme du bourg de Natchez, la fin du monde approche.

Non, bonne femme, ce n'est pas fin du monde, mais le commencement. Les merveilles d'hier seront des enfantillages pour demain, et les gloires des siècles écoulés seront comme si elles n'étaient pas devant les splendeurs du nouveau siècle. Cette machine qui passe rapproche les continents pour un mariage d'intérêt et d'amour, éparpillant sur le monde les richesses du monde, et conviant au bonheur et à l'affranchissement tous ceux qui vivaient dans l'ombre de l'irresponsabilité. Cette machine n'est point un démon qui sème l'épouvante et la terreur, dévaste comme les conquérants et les rois, porte la désolation dans la chaumière et consacre le despotisme du palais; mais elle est une idée d'un ordre divin, idée-fait qui réalise une utopie plus splendide encore que celle de Thomas Morus. Son véritable nom est Tue-misère. Ce n'est point une malédiction, mais une bénédiction. Les hommes étaient entassés dans la vieille Europe, respirant à peine, vivant de contraintes, se disputant un rayon de soleil et une pomme de terre, malheureux et chétifs, esclaves de la politique autant que de la terre. Ils n'avaient pas le temps d'aimer, car la famille était refusée à beaucoup d'entre eux; de se réjouir, car le cœur habitué aux sanglots n'a plus que des crises de joie; de croire, car la croyance est faite d'amour et d'espérance. Ils se dénombraient par millions sur un territoire étroit, et les princes trouvaient encore le moyen de retrécir leur prison et de leur voler leur soleil. L'Irlande n'avait de richesses que pour ses persécuteurs, et les enfants de la Verte Erin étaient hâves, décharnés, déguenillés, mourant de faim et de froid, insultés comme tous les misérables. Ses haillons, qui devaient être une *pitié,* étaient un opprobre; ses femmes méconnaissaient la vertu, car le malheur vous rend irresponsables; ses fils se dégénéraient de plus en plus dans une atmosphère de honte et d'esclavage. Et l'Allemagne? La pensive Allemagne était deux fois malheureuse aussi. Sa pensée était une douleur, non pas une consolation, car la pensée est un luxe d'esprit qui doit s'épanouir et rayonner en liberté. Etre misérable et penser, c'est le comble de la souffrance humaine. La pensée vous emporte dans un monde surnaturel de voluptés et d'ivresses, vous concevez le bonheur dans sa plus radieuse expression et sa plus grande durée, aucun droit de vie et de justice ne vous semble refusé, et, tout à coup, après avoir entrevu le monde enchanté des rêves et des amours, vous tombez sur la terre de la désolation et du doute. C'est affreux. Pendant que vous êtes en quête d'idéal politique, religieux ou philosophique, un caporal vous prend au collet. Lorsque vous buvez l'ambroisie à la coupe divine, votre dernier-né vous réveille et vous demande du pain. Pauvre Allemand, où est ton pain, où est ton sol, où est ta maisonnette souriant aux rayons du soleil qui se lève? Selon la prophétie faite à Abraham, vous avez "cru et vous vous êtes multiplié" comme les étoiles du firmament; mais la terre de vos ancêtres ne s'est point agrandie. Quelques marais comblés, quelques bois défrichés, un revers de montagne fécondé, tout cela ne suffit point à la génération multipliée du jour, sans compter que les princes touchent la dîme et entretiennent des armées parasites. Que faire en cette fourmillère d'hommes, au milieu de tous ces enfants vigoureux et avides de bonheur, en présence d'une aristocratie de louveteaux? Vos économistes politiques n'ont trouvé qu'un seul remède à la population qui se multiplie et à la misère qui monte: la Guerre. Cet infâme remède se couvre du nom pompeux de gloire, et les hécatombes font un vide bientôt comblé. Oui, la guerre est l'héroïque moyen dont se servent les princes pour ébrancher l'arbre-humanité, car les hommes de l'Allemagne, de l'Italie ou de la France ne trouveraient plus dans un demi-siècle la part de soleil et d'air qu'il faut pour ne pas étouffer et mourir. Cela décime fort à propos, sans compter que les drogues du cabaretier et du médecin concourent à la destruction. Ce système ne consiste-t-il pas à vivre de la mort? Au reste, c'est comme dans un régiment de grenadiers ou de voltigeurs. Le lieutenant-colonel voit d'un bon œil le boulet qui tue le colonel, le major prend joyeusement le rang de son supérieur tombé, le capitaine admire la trouée de la mitraille, il n'est pas jusqu'au soldat satisfait de voir le sang rougir ses galons de caporal. Et l'on dit que l'humanité a réalisé son idéal de civilisation! S'il en était ainsi à la honte de l'espèce humaine et au mépris des lois de Dieu, nous nous élèverions en faux contre un progrès menteur et une religion de nuages. Ce serait à douter de tout, à tout blasphémer, à nier l'âme et son immortalité, à peser dans une même balance l'homme et le singe. Et nous ne pouvons penser que le citoyen de la Rome payenne vaut le martyr de la Rome chrétienne; et nous ne blasphémerons pas en disant que le Progrès est un mot vide de sens, une logomachie absurde et criminelle. La "vapeur" nous donnerait le démenti le plus formel et la locomotive pulvériserait nos mensonges. Cette vapeur pondérée, maîtrisée, dirigée, âme d'une gigantesque et merveilleuse Providence, est un adjutorium à l'Evangile d'amour et d'harmonie. Puisque l'Europe est trop petite pour des générations trop nombreuses, puisque l'air manque là bas à ceux qui vivent d'air, l'Amérique n'est-elle pas ici? L'Amérique est un continent que Dieu, pendant les siècles d'épreuves et de luttes, a tenue en réserve pour la postérité d'Abraham et les Israélites en marche vers la Terre Promise. A ceux qui trouvaient à peine à se désaltérer dans le ruisseau disputé et limitrophe, elle procure l'eau de ses fleuves, les ondes de ses lacs et les sources jaillissant de ses rochers. Elle donne la terre, le bois, l'air, le soleil, la liberté et le repos. Ce n'est point la marâtre étriquée qui vous dispute un pouce de sol et vous proscrit dans vos légitimes aspirations, qui prétend régler votre conscience selon les lois d'une habitude invétérée et despotique, qui retourne contre vous le crime absurde de l'origine